

RÉINSTALLATION DE M. ET MADAME MARZOLFF A MATATIÉLÉ

Dans notre livraison d'octobre, nous avons laissé M. et madame Marzolff s'établir provisoirement à Pabalong auprès de M. Christmann, se demandant quand il leur serait possible de reprendre possession de leur station. Une lettre de M. Marzolff, datée du 16 octobre, nous annonce que la réinstallation a pu se faire tant bien que mal au mois d'août, et que nos amis s'occupent à relever, dans la mesure du possible, les ruines que la guerre a laissées derrière elle. A la vérité, ce travail de réédification sera long et difficile. La station de Matatiélé comme celle de Pabalong sont situées, il ne faut pas l'oublier, en dehors du véritable Lessouto, dont elles sont séparées par les montagnes. Elles font partie du Griqualand-east, qui est placé sous la juridiction immédiate des autorités coloniales, et le pouvoir des chefs, qui dans le Lessouto proprement dit est suffisant pour maintenir l'ordre et pour garantir la personne et les biens des missionnaires, ne s'exerce pas dans le pays qu'habite M. Marzolff. Tandis que ses collègues bénéficient de la bienveillance que de tout temps les Bassoutos et leurs chefs ont témoignée aux missionnaires, bienveillance à laquelle la guerre a donné une force toute nouvelle, M. Marzolff est exposé directement au mauvais vouloir des marchands coloniaux qui sont venus, eux aussi, reprendre possession de leurs demeures. Profondément irrités des pertes que la guerre leur a fait subir et des dégâts considérables exercés en leur absence sur leurs propriétés, ils s'en prennent au missionnaire qu'ils continuent à soupçonner de connivence dans le pillage de leurs magasins, et se vengent de cette prétendue complicité avec leurs ennemis par mille vexations pénibles. Nos amis, on le voit, sont encore au creuset de l'épreuve, et les courts extraits que nous allons donner de la lettre de M. Marzolff, montreront que nos prières leur sont plus que jamais nécessaires.

« Avec quel serrement de cœur nous avons revu la maison missionnaire, le jardin, et les quelques arbres que les troupes coloniales avaient respectés. Nous avons trouvé la maison d'habitation dans un état indescriptible.... Six hommes ont eu à travailler pendant une journée et demie pour tout nettoyer, et j'ai dû jeter dans les chambres une fiole d'acide phénique pour dissiper l'odeur nauséabonde qui résistait à tous les courants d'air. Plus de serrures, plus de vitres, plus de plafonds, plus rien de ce que nous avons laissé à notre départ. Pendant plusieurs jours, par suite d'une recrudescence du froid, nous avons eu beaucoup à souffrir, n'ayant que du zinc au-dessus de nos têtes. Il m'a fallu chercher du calicot à Kokstad pour plafonner nos chambres et des serrures pour nous enfermer..... »

M. Marzoff raconte quelques-unes des vexations auxquelles lui et les siens sont en butte de la part des marchands, puis il se demande quel avenir est réservé à l'œuvre missionnaire à Matatiélé. Il ne sait rien des projets du gouvernement concernant cette portion du pays. « Les Bassoutos reviendront-ils ou ne reviendront-ils pas? Eux espèrent que oui, le magistrat en doute, il estime qu'ils ne pourront pas payer la somme demandée pour le pillage des magasins : 850,000 francs, chiffre fabuleux pour cette poignée de commerçants... Si la question ne se résout pas bientôt, j'appréhende l'avenir. Une famine terrible est à la porte. C'est l'époque des semailles : si nos Bassoutos ne peuvent ensemençer, que mangeront-ils? Ils deviendront la proie des marchands. Mon cœur est douloureusement ému à cette pensée. »

Plus loin, M. Marzoff dépeint ainsi sa propre situation : « Nous sommes seuls, sans secours. Nous ne pouvons trouver nulle part de bêtes à tuer ; nous sommes réduits à vivre de farine grossière, de riz et de pommes de terre : régime fade et affaiblissant au plus haut degré, dans ce pays-ci du moins. Nous avons deux vaches qui donnent du lait ; faute de berger nous sommes obligés de les laisser à Paballong. J'ai de-

mandé à Tobia de demeurer avec nous et de garder notre bétail avec le sien ; le magistrat le lui a défendu, alléguant que, d'après des ordres reçus, aucun Mossouto ne peut s'établir à Matatiélé..... Cette situation anormale n'est pas faite pour affermir la santé de ma femme. Depuis sa grave maladie à Kokstad, elle est toujours restée faible, ses forces ne sont jamais revenues. Il y a eu des jours d'un mieux relatif, mais ce mieux ne dure pas longtemps ; un rien, une émotion, un peu de fatigue suffisent pour la mettre à bas. Notre complète solitude, malgré le grand secours que nous avons en notre sœur, qui elle aussi se ressent beaucoup cet excès d'occupations, est pour ma femme une source de grandes fatigues. Le médecin recommande les bains de mer, une nourriture fortifiante, du repos, choses irréalisables en ce moment.

« Toutefois, ne soyons pas ingrats ; Dieu ne nous abandonne pas. D'une part, il réjouit nos cœurs par le moyen du culte du dimanche : nous pouvons chanter des cantiques, prier et prêcher en sessouto avec des Bassoutos. D'autre part, il y a quelques jours, au moment où ma femme était très misérable et où sa santé me donnait beaucoup d'inquiétude, Dieu, qui n'oublie aucun des siens qui croient en lui, nous a envoyé du secours. Un samedi, dans l'après-midi, un coulie (1), mourant de faim, vint nous demander à manger. En voyant notre bonté pour lui, il nous fit comprendre par signes qu'il désirait rester chez nous. Nous ne pouvons parler que par signes, mais n'importe, c'est un aide. Il est impossible de ne pas distinguer la main de Dieu dans cet événement. Ce n'est certes pas par un heureux hasard qu'il est venu frapper à notre porte : c'est bien le Seigneur, confident de nos détresses, qui nous l'a amené. Au moment où nous étions profondément découragés, notre Sauveur nous a dit, comme jadis à ses disciples : Gens de

(1) Journalier chinois.

petite foi, pourquoi doutez-vous? N'avez-vous donc point de mémoire? Oubliez-vous donc que je suis le Dieu fidèle dans ses promesses de secours et de délivrance? Ce secours si providentiel nous a réconfortés, et lorsque nous sommes sur la pente du découragement, nous pensons à la fidélité de notre Rédempteur dans le passé. »



ARRIVÉE DE M. ET MADAME DANIEL KECK A MABOULÉLA

Mabouléla, 6 novembre 1881.

Cher monsieur Casalis,

Voici déjà dix jours que nous sommes arrivés dans la station de nos vieux parents et que nous avons le bonheur de travailler à l'œuvre des Missions parmi les païens! Que le saint nom de Dieu soit loué de ce qu'après tant d'années de préparation je suis entré dans la carrière si belle, si bienfaisante de messager de la Bonne Nouvelle au milieu de ces chers Bassoutos que vous m'avez appris à aimer comme missionnaire, après que je les avais aimés comme enfant.

Dieu merci, nous allons tous très bien; mon frère Paul est un peu fatigué. Comment, du reste, en serait-il autrement après un si long voyage? Le premier missionnaire du Lessouto que nous avons vu est M. Hermann Dieterlen; il est venu nous surprendre le dimanche soir 23, chez les amis Hoffmann, Boers établis tout près d'Hermon, de ce côté-ci du Calédon. Dieterlen nous a appris la terrible nouvelle concernant nos amis Golaz. Quel coup inattendu ç'a été pour nous! Que Dieu console les pauvres parents, qu'il soutienne et encourage notre cher M. Taylor et l'œuvre du Sénégal si éprouvée.

Partis de chez les Hoffmann de bonne heure, le lundi matin, nous avons voyagé avec notre ami jusqu'à midi.